

APPLICATIONS, RELATIONS

11.1 RETOUR SUR LA NOTION D'APPLICATION

Dans cette partie, nous poursuivons l'étude de la notion d'application entre ensembles définie au chapitre 6.

11.1.1 Image directe, image réciproque

Définition 11.1 – Soit $f \in \mathcal{F}(E, F)$, et soit $A \subset E$. On appelle **image directe** de A par f et on note $f(A)$ la partie de F définie par

$$f(A) = \{f(x), x \in A\} = \{y \in F \mid \exists x \in A, f(x) = y\}.$$

L'image directe de A est donc l'ensemble des éléments de F qui possèdent au moins un antécédent **dans** A . C'est également l'ensemble des images de tous les éléments de A . Notons qu'en particulier, $f(E)$ est l'ensemble que nous avons déjà noté $\text{Im } f$.

Exemples 11.2

- Si $f : \begin{array}{ccc} \mathbf{R} & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \longmapsto & x^2 + 1 \end{array}$, alors $f(\mathbf{R}) = f([0, +\infty[) = f(]-\infty, 0]) = [1, +\infty[$ et $f(]-3, 2[) = [1, 10[$.
- $\sin(\mathbf{R}) = [-1, 1]$ et $\text{Arctan}([0, +\infty[) = \left[0, \frac{\pi}{2}\right[$.
- L'image de \mathbf{R} par la fonction $\theta \mapsto e^{i\theta}$ est \mathbf{U} . En revanche, l'image de \mathbf{C} par la même application est \mathbf{C}^* . En effet, si $z = re^{i\theta} \in \mathbf{C}^*$, alors $r \neq 0$ et donc $z = e^{\ln r + i\theta}$ est bien dans l'image de l'exponentielle.
- On a toujours $f(\emptyset) = \emptyset$, et si $A \neq \emptyset$, alors $f(A) \neq \emptyset$. En effet, dans ce cas, A contient au moins un élément x , et donc $f(A)$ contient au moins l'élément $f(x)$.

Définition 11.3 – Soit $f \in \mathcal{F}(E, F)$, et soit $B \subset F$. On appelle **image réciproque** de B par f la partie de E définie par

$$f^{-1}(B) = \{x \in E \mid f(x) \in B\}.$$

Autrement dit, $f^{-1}(B)$ est la partie de E formée de tous les antécédents des éléments de B par f .

⚠ La notation $f^{-1}(B)$, bien qu'étant celle que tout le monde utilise est source de confusion : la fonction s'appelle toujours f , et il n'y a pas nécessairement d'application nommée f^{-1} derrière cette notation.

Toutefois, il se peut qu'un tel f^{-1} existe¹, et alors comment savoir si $f^{-1}(B)$ désigne l'image réciproque de B par f ou l'image directe de B par f^{-1} ? Bonne nouvelle, il s'agit de la même chose comme nous le prouverons plus loin.

Rédaction 
Quand on souhaite prendre un élément dans $f(A)$, la rédaction n'est surtout pas «soit $f(x) \in f(A)$ », mais «soit $y \in f(A)$. Alors il existe $x \in A$ tel que $y = f(x)$ ».

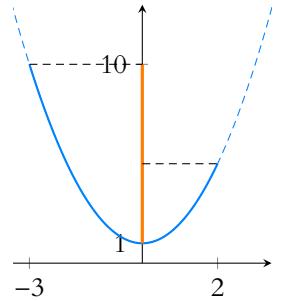


FIGURE 11.1 – L'image (en orange) de $[-3, 2]$ par $x \mapsto x^2 + 1$.

⚠ **Attention !**
On ne peut considérer que l'image réciproque d'une partie de F (l'ensemble d'arrivée de f), et cette image réciproque est une partie de E (l'ensemble de départ).

¹ Cf. ci-dessous, mais vous connaissez déjà la notion de bijection pour les fonctions définies sur (une partie de) \mathbf{R} .

Exemples 11.4

Si $f : A \rightarrow \mathbf{R}$, où A est une partie de \mathbf{R} , alors déterminer l'image réciproque d'un singleton $\{y\}$, c'est trouver l'ensemble des solutions à l'équation $y = f(x)$. De même, déterminer l'image réciproque d'un intervalle $[a, b]$, c'est résoudre l'inéquation $a \leq f(x) \leq b$, d'inconnue $x \in A$.

Contrairement à l'image directe, on peut avoir $f^{-1}(B) = \emptyset$ sans que B soit vide. Par exemple, pour la fonction $\sin : \mathbf{R} \rightarrow \mathbf{R}$, on a $\sin^{-1}([3, 4]) = \emptyset$. En effet, les éléments de $[3, 4]$ n'ont aucun antécédent par la fonction \sin .

Exercice

Prouver que $f^{-1}(B) = \emptyset$ si et seulement si $\text{Im}(f) \cap B = \emptyset$.

11.1.2 Restriction, prolongements

La notion de restriction a déjà été rencontrée pour les fonctions numériques, elle est encore valable pour n'importe quelle application :

Définition 11.5 – Soit $f : E \rightarrow F$ et soit A une partie de E . On appelle **restriction de f à A** l'application $f|_A : \begin{array}{ccc} A & \longrightarrow & F \\ x & \longmapsto & f(x) \end{array}$.

Autrement dit, $f|_A$ n'est rien d'autre que l'application f , mais vue comme une application définie sur A uniquement.

Définition 11.6 – Soit $f : E \rightarrow F$ et soit E' un ensemble tel que $E \subset E'$. On appelle **prolongement de f à E'** toute application $g : E' \rightarrow F$ telle que $\forall x \in E$, $f(x) = g(x)$.

On prendra garde au fait qu'un prolongement de f n'est pas nécessairement unique.

Par exemple, les deux fonctions $f : \begin{array}{ccc} \mathbf{R} & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \longmapsto & \begin{cases} 0 & \text{si } x < 0 \\ x & \text{si } x \geq 0 \end{cases} \end{array}$ et $g : \begin{array}{ccc} \mathbf{R} & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \longmapsto & |x| \end{array}$ sont deux prolongements à \mathbf{R} de la fonction $\text{id}_{[0, +\infty[}$, puisque pour tout $x \geq 0$, $f(x) = g(x) = x$.

Autrement dit

Un prolongement de f à E' est toute application définie sur un ensemble E' contenant E , telle que $g : E' \rightarrow F$ telle que $g|_E = f$.

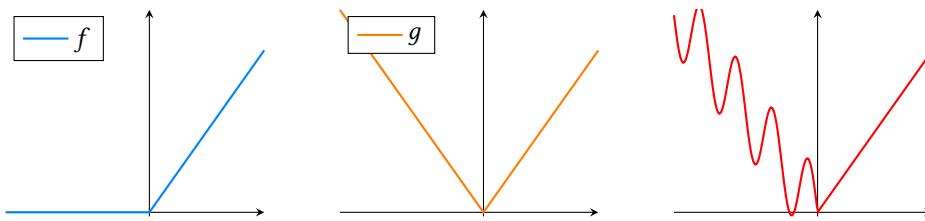


FIGURE 11.2 – Trois prolongements possibles de $\text{id}_{[0, +\infty[}$.

Définition 11.7 – Soit $f : E \rightarrow F$, et soit B une partie de F . On dit que f est à **valeurs dans B** si $\text{Im}(f) \subset B$. Soit encore si : $\forall x \in E$, $f(x) \in B$.

Exemples 11.8

La fonction $f : \begin{array}{ccc} \mathbf{R} & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \longmapsto & \sqrt{x+1} \end{array}$ est à valeurs dans $[1, +\infty[$.

L'application $g : \begin{array}{ccc} \mathbf{R}^2 & \longrightarrow & \mathbf{R}^2 \\ (x, y) & \longmapsto & (x^2, y^3) \end{array}$ est à valeurs dans $\mathbf{R}_+ \times \mathbf{R}$.

Définition 11.9 – Soit $f : E \rightarrow F$ et soit B une partie de F telle que f soit à valeurs dans B .

La corestriction de f à B est alors l'application $f|_B : \begin{array}{ccc} E & \longrightarrow & B \\ x & \mapsto & f(x) \end{array}$.

La plupart du temps, et en particulier pour les fonctions numériques, on confond² f et $f|_B$. Elles ont même ensemble de départ, prennent en tout point la même valeur, mais diffèrent juste en ceci que leurs ensembles d'arrivées sont différents.

² Abusivement !

Définition 11.10 – Soit $f : E \rightarrow E$ et soit $A \subset E$. On dit que A est **stable par** f si : $\forall x \in A, f(x) \in A$.

Exemple 11.11

Pour tout $\alpha \in \mathbf{R}_+$, $[0, 1]$ est stable par $f_\alpha : x \mapsto x^\alpha$.

En effet, si $0 \leq x \leq 1$, alors par croissance de f_α , $0 = f_\alpha(0) \leq f_\alpha(x) \leq f_\alpha(1) = 1$. Donc $f_\alpha(x) \in [0, 1]$.

Définition 11.12 – Soit $f : E \rightarrow F$ et soit A une partie de E stable par f . On appelle **application induite par** f **sur** A l'application

$$f|_A : \begin{array}{ccc} A & \longrightarrow & A \\ x & \mapsto & f(x) \end{array}$$

Souvent, on notera $f|_A$ plutôt que $f|_A^A$, mais on gardera bien à l'esprit que si A n'est pas stable, alors la restriction $f|_A$ de f à A n'a pas de raison d'être à valeurs dans A .

11.2 INJECTIONS, SURJECTIONS, BIJECTIONS

11.2.1 Définitions

Définition 11.13 – Soient E et F deux ensembles et soit f une application de E dans F . On dit que f est **injective** (ou encore que f est une **injection**) si

$$\forall x_1, x_2 \in E, f(x_1) = f(x_2) \Rightarrow x_1 = x_2.$$

Remarques. ► Puisque deux éléments de E qui sont égaux ont toujours même image, l'implication réciproque est toujours vraie, que f soit injective ou non.

Autrement dit, f est injective si et seulement si $\forall x_1, x_2 \in E, f(x_1) = f(x_2) \Leftrightarrow x_1 = x_2$.

► Si $f : E \rightarrow F$ est injective, alors tout élément y de F possède **au plus** un antécédent par f . En effet, si on a deux antécédents x_1, x_2 de y , alors $f(x_1) = y = f(x_2)$, et donc $x_1 = x_2$. Et inversement, si tout élément possède au plus un antécédent, alors f est injective.

Exemples 11.14

► Pour tout ensemble E , id_E est injective.

En effet, si $x, y \in E$ sont tels que $\text{id}_E(x) = \text{id}_E(y)$, alors $x = \text{id}_E(x) = \text{id}_E(y) = y$.

► $f : \begin{array}{ccc} \mathbf{R} & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \mapsto & x^2 \end{array}$ n'est pas injective, puisque $f(2) = 4 = f(-2)$.

En revanche, $f : \begin{array}{ccc} \mathbf{R}_+ & \longrightarrow & \mathbf{R} \\ x & \mapsto & x^2 \end{array}$ est injective.

Méthode

Si vous trouvez deux éléments distincts de même image, vous avez tout de suite prouvé que votre application n'est pas injective.

Proposition 11.15 : Soit A une partie de \mathbf{R} et soit $f : A \rightarrow \mathbf{R}$. Si f est strictement monotone, alors elle est injective.

⚠ Attention !

Ce résultat est faux si on suppose seulement f monotone.

Démonstration. Donnons la preuve dans le cas d'une fonction strictement croissante.

Soient donc x, x' deux éléments de E tels que $f(x) = f(x')$.

On ne peut avoir $x < x'$ car on aurait alors $f(x) < f(x')$.

De même, $x' < x$ impliquerait $f(x') < f(x)$.

Donc nécessairement, $x = x'$. □



La réciproque est fausse : $x \mapsto \frac{1}{x}$ est injective sur \mathbb{R}^* , mais n'est pas monotone.

Définition 11.16 – Soit f une application de E dans F . On dit que f est **surjective** (ou que f est une **surjection**) si tout élément de F possède au moins un antécédent par f . Autrement dit si pour tout $y \in F$, il existe $x \in E$ tel que $y = f(x)$.

Notons que cela revient à dire que pour tout $y \in F$, l'équation $y = f(x)$, d'inconnue $x \in E$ possède au moins une solution.

En particulier, puisque $\text{Im}(f)$ est l'ensemble des éléments de F qui possèdent au moins un antécédent par f , alors f est surjective si et seulement si $F \subset \text{Im}(f)$.

Et comme on a toujours $\text{Im}(f) \subset F$, f est surjective si et seulement si $\text{Im}(f) = F$.

Exemples 11.17

► L'application $f : \begin{cases} \mathbb{R}^2 & \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) & \longmapsto x^2 + y \end{cases}$ est surjective.

En effet, le réel x admet pour antécédent $(0, x)$.

► L'application $g : \begin{cases} \mathbb{C} & \longrightarrow \mathbb{C} \\ z & \longmapsto z^2 - 2z + 5 \end{cases}$ est surjective.

En effet, pour $\alpha \in \mathbb{C}$, l'équation $f(z) = \alpha \Leftrightarrow z^2 - 2z + (5 - \alpha) = 0$ possède toujours au moins une solution³ dans \mathbb{C} .

En revanche, $h : \begin{cases} \mathbb{R} & \longrightarrow \mathbb{R} \\ x & \longmapsto x^2 - 2x + 5 \end{cases}$ n'est pas surjective, car 0 n'admet pas d'antécédent : l'équation $x^2 - 2x + 5 = 0$ n'admet pas de solution réelle.

► Soit $f : \begin{cases} \mathbb{R}^3 & \longrightarrow \mathbb{R}^2 \\ (x, y, z) & \longmapsto (x, y + z - x) \end{cases}$.

Pour étudier la surjectivité de f , il s'agit de déterminer si tout élément $(\alpha, \beta) \in \mathbb{R}^2$ possède un antécédent par f .

Soit donc $(\alpha, \beta) \in \mathbb{R}^2$. Alors $(x, y, z) \in \mathbb{R}^3$ est un antécédent de (α, β) par f si et seulement si $f(x, y, z) = (\alpha, \beta)$ soit encore si et seulement si

$$\begin{cases} x = \alpha \\ -x + y + z = \beta \end{cases} \Leftrightarrow \begin{cases} x = \alpha \\ y = \beta - z + \alpha \end{cases}$$

Or, nous savons qu'un tel système possède une infinité de solutions, qui sont les $(\alpha, \alpha + \beta - z, z)$, pour $z \in \mathbb{R}$.

Et donc tout élément de \mathbb{R}^2 possède au moins un⁴ antécédent par f , donc f est surjective.

³ Et le plus souvent deux solutions.

⁴ Et même une infinité, mais ce n'est pas important ici.

11.2.2 Comportement vis-à-vis de la composition

Proposition 11.18 : Soient $f : E \rightarrow F$ et $g : F \rightarrow G$.

1. Si f et g sont injectives, alors $g \circ f$ est injective.
2. Si $g \circ f$ est injective, alors f est injective.
3. Si f et g sont surjectives, alors $g \circ f$ est surjective.
4. Si $g \circ f$ est surjective, alors g est surjective.

Autrement dit

La composée de deux applications injectives est injective.

Démonstration. 1. Supposons f et g injectives. Soient $(x, y) \in E^2$ tels que

$$(g \circ f)(x) = (g \circ f)(y) \Leftrightarrow g(f(x)) = g(f(y)).$$

Puisque g est injective, alors $f(x) = f(y)$. Et donc par injectivité de f , $x = y$. Ainsi, $g \circ f$ est injective.

2. Supposons $g \circ f$ injective, et soient $(x, y) \in E^2$ tels que $f(x) = f(y)$. Alors⁵ $g(f(x)) = g(f(y))$, et donc par injectivité de $g \circ f$, $x = y$. Donc f est injective.
3. Supposons f et g surjectives, et soit $z \in G$. Par surjectivité de g , il existe $y \in F$ tel que $z = g(y)$. Et par surjectivité de f , il existe $x \in E$ tel que $y = f(x)$, et donc $z = (g \circ f)(x)$. Ainsi, x est un antécédent de z par $g \circ f$, de sorte que tout élément de G possède un antécédent par $g \circ f$, qui est donc surjective.
4. Supposons $g \circ f$ surjective. Alors pour tout $y \in G$, il existe un élément $x \in E$ tel que $y = (g \circ f)(x) = g(f(x))$. Et donc en posant $z = f(x)$, il existe $z \in F$ tel que $y = g(z)$: g est surjective.

⁵ Deux éléments égaux ont même image par g !

□

Remarque. Toutes ces implications ne sont en aucun cas des équivalences, et c'est d'ailleurs un bon exercice que de chercher des cas où les implications réciproques sont fausses.

11.2.3 Bijections

Définition 11.19 – Une application $f : E \rightarrow F$ est dite **bijection** si elle est à la fois injective et surjective.

Autrement dit, si tout élément de F possède un **unique** antécédent par f :

$$\forall y \in F, \exists! x \in E : y = f(x).$$

Explanation

La surjectivité garantit l'existence d'au moins un antécédent, l'injectivité fournit alors l'unicité.

Remarque. On dit généralement que f est une bijection, ou mieux : qu'elle réalise une bijection de E sur F .

En particulier, on utilisera cette terminologie lorsque que f est injective, mais que son image n'est pas F tout entier. Dans ce cas, f n'est pas bijective, mais en revanche sa corestriction à $\text{Im } f$ l'est.

Comme on ne fait généralement pas vraiment la différence entre f et $f|_{\text{Im } f}$, on dit généralement que « f réalise une bijection de E sur $\text{Im } f$ » plutôt que $f|_{\text{Im } f}$ est bijective».

Par exemple, l'exponentielle réalise une bijection de \mathbf{R} sur \mathbf{R}_+^* , plutôt que $\exp|_{\mathbf{R}_+^*}$ est bijective.

Détails

Les éléments de $\text{Im } f$ sont ceux qui ont toujours au moins un antécédent par f , donc si on suppose de plus f injective, ils ont toujours un **unique** antécédent par f .

Exemples 11.20

- id_E est toujours bijective : tout élément x de E est son unique antécédent par id_E .
- Le théorème de la bijection stipule que si f est continue sur $[a, b]$, strictement croissante (resp. décroissante), alors f réalise une bijection de $[a, b]$ sur $[f(a), f(b)]$ (resp. $[f(b), f(a)]$).

L'injectivité provient en fait de la stricte monotonie, et la surjectivité du théorème des valeurs intermédiaires⁶.

⁶ Que nous prouverons rigoureusement bientôt.

Proposition 11.21 : Soit $f : E \rightarrow F$. Alors f est une bijection si et seulement si il existe

$$g : F \rightarrow E \text{ telle que } \begin{cases} g \circ f = \text{id}_E \\ f \circ g = \text{id}_F \end{cases}.$$

Un tel g , lorsqu'il existe est unique. On l'appelle **bijection réciproque de f** , on le note f^{-1} , et il s'agit de l'application qui à tout $x \in F$ associe son unique antécédent par f .

Démonstration. Supposons que f soit bijective. Alors tout élément $x \in F$ possède un unique antécédent par f . Notons $g(x)$ cet antécédent, définissant ainsi une application $g : F \rightarrow E$. Par définition⁷, pour tout $x \in F$, on a $f(g(x)) = x = \text{id}_F(x)$, et donc $f \circ g = \text{id}_F$.

D'autre part, pour $x \in E$, $f(x) \in F$ possède x comme antécédent, nécessairement unique car f est bijective, et donc $g(f(x)) = x = \text{id}_E(x)$, de sorte que $g \circ f = \text{id}_E$.

⁷ $g(x)$ est un antécédent de x par f .

Inversement, supposons qu'il $g : F \rightarrow E$ tel que $\begin{cases} g \circ f = \text{id}_E \\ f \circ g = \text{id}_F \end{cases}$.

Puisque $g \circ f = \text{id}_E$ est injective, alors par la proposition 11.18, f est injective.

De même, $f \circ g = \text{id}_F$ est surjective, et donc f est surjective.

Donc f est une bijection.

Il reste à prouver l'unicité de g . Supposons donc qu'il existe deux applications g_1 et g_2 de F

dans E telles que $\begin{cases} g_1 \circ f = g_2 \circ f = \text{id}_E \\ f \circ g_1 = f \circ g_2 = \text{id}_F \end{cases}$.

Composons alors à droite la première relation par g_1 . Il vient alors

$$g_2 \circ f \circ g_1 = \text{id}_E \circ g_1 \Leftrightarrow g_2 \circ \text{id}_F = g_1 \Leftrightarrow g_2 = g_1.$$

□

Remarquons que si f est bijective, alors pour $x \in E$ et $y \in F$, on a $y = f(x) \Leftrightarrow x = f^{-1}(y)$. En effet, $y = f(x)$ si et seulement si x est l'unique antécédent de y par f , qui est $f^{-1}(y)$.

Corollaire 11.22 – Si $f : E \rightarrow F$ est bijective, alors $f^{-1} : F \rightarrow E$ est bijective, et $(f^{-1})^{-1} = f$.

 **Danger !**
Ceci ne vaut que si vous savez déjà f bijective. Si la bijectivité n'a pas été prouvée, alors il est interdit d'écrire f^{-1} . (Et inversement, écrire f^{-1} n'est en aucun cas une preuve de bijectivité).

Démonstration. On a $f \circ f^{-1} = \text{id}_F$ et $f^{-1} \circ f = \text{id}_E$.

Par la proposition précédente, appliquée à f^{-1} , ceci prouve que f^{-1} est bijective et que sa bijection réciproque est f . □

Exemple 11.23 Détermination d'une bijection réciproque

Soit f l'application $f : \begin{cases} \mathbf{R}^3 & \longrightarrow \mathbf{R}^3 \\ (x, y, z) & \longmapsto (y - 3z, -x + y - z, -x + y) \end{cases}$.

Nous allons prouver que f est bijective, et déterminer du même coup sa bijection réciproque.

Soit $(a, b, c) \in \mathbf{R}^3$. Alors pour $(x, y, z) \in \mathbf{R}^3$, on a

$$(a, b, c) = f(x, y, z) \Leftrightarrow \begin{cases} y - 3z = a \\ -x + y - z = b \\ -x + y = c \end{cases} \Leftrightarrow \begin{cases} x - y = -c \\ y - 3z = a \\ z = -b + c \end{cases} \Leftrightarrow \begin{cases} x = a - 3b + 2c \\ y = a - 3b + 3c \\ z = -b + c \end{cases}$$

Ainsi, tout élément de \mathbf{R}^3 possède un **unique** antécédent, donc f est bijective.

Mieux : nous avons déterminé quel est l'unique antécédent de $(a, b, c) \in \mathbf{R}^3$ par f , donc nous connaissons f^{-1} : il s'agit de l'application

$$f^{-1} : \begin{cases} \mathbf{R}^3 & \longrightarrow \mathbf{R}^3 \\ (a, b, c) & \longmapsto (a - 3b + 2c, a - 3b + 3c, -b + c) \end{cases}$$

Il est bien entendu possible de vérifier qu'alors $f \circ f^{-1} = f^{-1} \circ f = \text{id}_{\mathbf{R}^3}$, mais ce n'est pas indispensable !

Proposition 11.24 : Soient $f : E \rightarrow F$ et $g : F \rightarrow G$ deux bijections. Alors $g \circ f$ est une bijection de E sur G , et $(g \circ f)^{-1} = f^{-1} \circ g^{-1}$.

Démonstration. Notons que $g \circ f : E \rightarrow G$ et $f^{-1} \circ g^{-1} : G \rightarrow E$. On a alors

$$(f^{-1} \circ g^{-1}) \circ (g \circ f) = f^{-1} \circ \text{id}_F \circ f = f^{-1} \circ f = \text{id}_E.$$

Et de même,

$$(g \circ f) \circ (f^{-1} \circ g^{-1}) = g \circ \text{id}_F \circ g^{-1} = g \circ g^{-1} = \text{id}_G.$$

Et donc $g \circ f$ est bijective, de réciproque égale à $f^{-1} \circ g^{-1}$. \square



On prendra bien garde au fait que l'ordre change lorsqu'on passe à la bijection réciproque : la bijection réciproque de $g \circ f$ n'est pas $g^{-1} \circ f^{-1}$!
 De toutes façons, si $E \neq G$, $g^{-1} \circ f^{-1}$ n'a aucun sens⁸, alors que $f^{-1} \circ g^{-1}$ est bien définie. Une analogie simple mais efficace : le matin vous commencez par mettre vos chaussettes (c'est f), puis vous enflez vos chaussures (c'est g). Le soir, pour vous déshabiller (c'est donc $(g \circ f)^{-1}$) vous commencez par enlever vos chaussures (donc g^{-1}), puis vous enlevez vos chaussettes (c'est f^{-1}). Et sûrement pas le contraire !

⁸ L'espace de départ de g^{-1} n'est pas l'espace d'arrivée de f^{-1} .

Corollaire 11.25 – Si $f : E \rightarrow E$ est bijective, alors $\forall n \in \mathbf{N}$, f^n est bijective, et

$$(f^n)^{-1} = (f^{-1})^n = \underbrace{f^{-1} \circ f^{-1} \circ \dots \circ f^{-1}}_{n \text{ fois}}$$

Démonstration. Par récurrence sur n . \square

Définition 11.26 – Si $f : E \rightarrow E$ est bijective⁹, alors pour n entier strictement négatif, on note $f^n = (f^{-1})^{|n|}$.

Remarques. ► La valeur absolue est confusante : on a bien $f^{-2} = f^{-1} \circ f^{-1}$, $f^{-3} = f^{-1} \circ f^{-1} \circ f^{-1}$, etc.

► On a alors, pour tous $(k, n) \in \mathbf{Z}^2$, $f^n \circ f^k = f^{n+k}$.

Prouvons à présent un fait énoncé précédemment : si $f : E \rightarrow F$ est bijective, alors l'image réciproque de $B \subset F$ par f et l'image directe de B par f^{-1} sont égales (et donc la notation $f^{-1}(B)$ ne prête pas à confusion).

Notons $A_1 = \{x \in E \mid f(x) \in B\}$ l'image réciproque de B par f^{-1} et $A_2 = \{f^{-1}(y), y \in B\}$ l'image directe de B par f^{-1} . Alors

$$x \in A_1 \Leftrightarrow f(x) \in B \Leftrightarrow \exists y \in B, f(x) = y \Leftrightarrow \exists y \in B, x = f^{-1}(y) \Leftrightarrow x \in A_2.$$

Et donc on a bien $A_1 = A_2$.

⁹ Et seulement dans ce cas-là : bijective avec espace de départ et d'arrivée égaux.

De toutes façons, sans cette seconde condition, les composées $f \circ f$, $f \circ f \circ f$, etc ne sont pas définies.

11.2.4 Fonction indicatrice d'une partie

Nous définissons à présent des fonctions qui sont d'apparence assez simple, mais sont en fait assez utiles, et nous les utiliserons notamment en probabilités.

Définition 11.27 – Soit E un ensemble, et soit A une partie de E . On appelle **fonction indicatrice de A** et on note $\mathbb{1}_A$ la fonction de E dans $\{0, 1\}$ définie par :

$$\forall x \in E, \mathbb{1}_A(x) = \begin{cases} 1 & \text{si } x \in A \\ 0 & \text{si } x \notin A \end{cases}$$

Autrement dit, un élément $x \in E$ est dans A si et seulement si $\mathbb{1}_A(x) = 1$.

Notons que $\mathbb{1}_A$ ne prend que les valeurs 0 et 1 (et même que la valeur 0 si $A = \emptyset$), et qu'en particulier, $\mathbb{1}_A^2 = \mathbb{1}_A$.

Beaucoup de propriétés ensemblistes se lisent sur les fonctions indicatrices :

Proposition 11.28 : Soit E un ensemble, et soient $A, B \in \mathcal{P}(E)$. Alors

- $A \subset B \Leftrightarrow \mathbb{1}_A \leqslant \mathbb{1}_B$ (c'est-à-dire si et seulement si $\forall x \in E, \mathbb{1}_A(x) \leqslant \mathbb{1}_B(x)$)
- $\mathbb{1}_{\bar{A}} = 1 - \mathbb{1}_A$
- $\mathbb{1}_{A \cap B} = \mathbb{1}_A \mathbb{1}_B$
- $\mathbb{1}_{A \cup B} = \mathbb{1}_A + \mathbb{1}_B - \mathbb{1}_{A \cap B}$

Exercice

Inversement, montrer que si $f : E \rightarrow \mathbf{R}$ vérifie $f^2 = f$, alors il existe $A \in \mathcal{P}(E)$ telle que $f = \mathbb{1}_A$.

Démonstration. ► Supposons $A \subset B$. Alors pour $x \in A$, $x \in B$, et donc $\mathbb{1}_A(x) = 1 = \mathbb{1}_B(x)$.

Et pour $x \in E \setminus A$, $\mathbb{1}_A(x) = 0 \leq \mathbb{1}_B(x)$.

Inversement, si $\mathbb{1}_A \leq \mathbb{1}_B$, alors pour $x \in A$, on a $\mathbb{1}_A(x) = 1$, et donc¹⁰ nécessairement, $\mathbb{1}_B(x) = 1$, de sorte que $x \in B$.

Donc $A \subset B$.

► Pour $x \in E$, on a deux cas de figure :

Soit $x \in A$, et alors $1 - \mathbb{1}_A(x) = 0 = \mathbb{1}_{\bar{A}}(x)$.

Soit $x \notin A$, et alors $1 - \mathbb{1}_A(x) = 1 = \mathbb{1}_{\bar{A}}(x)$.

Donc on a bien $\mathbb{1}_{\bar{A}} = 1 - \mathbb{1}_A$.

► Soient A et B deux parties de E , et soit $x \in E$. Alors

$$\mathbb{1}_{A \cap B}(x) = 1 \Leftrightarrow x \in A \cap B \Leftrightarrow x \in A \text{ et } x \in B \Leftrightarrow \mathbb{1}_A(x) = 1 \text{ et } \mathbb{1}_B(x) = 1 \Leftrightarrow \mathbb{1}_A(x)\mathbb{1}_B(x) = 1.$$

$$\text{Et donc } \mathbb{1}_{A \cap B} = \mathbb{1}_A \mathbb{1}_B.$$

► Nous pourrions là aussi distinguer plusieurs cas, mais notons plutôt que $A \cup B = \overline{\bar{A} \cap \bar{B}}$ et donc

$$\mathbb{1}_{A \cup B} = 1 - \mathbb{1}_{\bar{A}} \mathbb{1}_{\bar{B}} = 1 - (1 - \mathbb{1}_A)(1 - \mathbb{1}_B) = 1 - 1 + \mathbb{1}_A + \mathbb{1}_B - \mathbb{1}_A \mathbb{1}_B.$$

□

La proposition qui suit énonce un résultat plus simple qu'il n'y paraît, et vient formaliser l'intuition suivante : pour se donner une partie A de E il suffit, pour chaque élément x de E , de dire si on le «prend» ou non dans A .

Mais c'est exactement ce que fait la fonction indicatrice de A : pour tout $x \in E$, elle nous dit si x est dans A (lorsque $\mathbb{1}_A(x) = 1$) ou non (lorsque $\mathbb{1}_A(x) = 0$).

Et donc une partie de E est entièrement caractérisée par sa fonction indicatrice.

Proposition 11.29 : Soit E un ensemble. Alors $f : \begin{array}{ccc} \mathcal{P}(E) & \longrightarrow & \mathcal{F}(E, \{0, 1\}) \\ A & \longmapsto & \mathbb{1}_A \end{array}$ est une bijection de $\mathcal{P}(E)$ sur $\mathcal{F}(E, \{0, 1\})$.

Remarque

La dernière équivalence n'est vraie que parce que $\mathbb{1}_A(x)$ et $\mathbb{1}_B(x)$ sont dans $\{0, 1\}$.

Démonstration. L'idée est assez simple : si on a une fonction φ de E dans $\{0, 1\}$, de quelle partie de E peut-elle être l'indicatrice ?

De l'ensemble des $x \in E$ tels que $\varphi(x) = 1$!

Posons donc $g : \begin{array}{ccc} \mathcal{F}(E, \{0, 1\}) & \longrightarrow & \mathcal{P}(E) \\ \varphi & \longmapsto & \varphi^{-1}(\{1\}) = \{x \in E \mid \varphi(x) = 1\} \end{array}$.

Prouvons alors que g est la bijection réciproque de f en prouvant que $g \circ f = \text{id}_{\mathcal{P}(E)}$ et $f \circ g = \text{id}_{\mathcal{F}(E, \{0, 1\})}$.

Soit donc $A \in \mathcal{P}(E)$. Alors

$$(g \circ f)(A) = g(\mathbb{1}_A) = \{x \in E \mid \mathbb{1}_A(x) = 1\} = A.$$

Donc $g \circ f = \text{id}_{\mathcal{P}(E)}$.

Et inversement, pour $\varphi \in \mathcal{F}(E, \{0, 1\})$, et pour $x \in E$,

$$[(f \circ g)(\varphi)](x) = \mathbb{1}_{\{y \in E \mid \varphi(y) = 1\}}(x) = \begin{cases} 1 & \text{si } \varphi(x) = 1 \\ 0 & \text{si } \varphi(x) \neq 1 \Leftrightarrow \varphi(x) = 0 \end{cases} = \varphi(x).$$

Et donc $(f \circ g)(\varphi) = \varphi$, si bien que $f \circ g = \text{id}_{\mathcal{F}(E, \{0, 1\})}$.

On en déduit donc que f est bijective (et que $g = f^{-1}$). □

11.3 RELATIONS BINAIRES

En maths, nous avons régulièrement envie de comparer plusieurs éléments, soit pour dire qu'ils partagent certaines propriétés, soit au contraire pour dire qu'ils diffèrent sur certains points et que tel élément est plus *trucmuche* que tel autre.

Par exemple que tel ensemble est plus petit que (= inclus dans) tel autre, qu'une suite tend plus rapidement vers 0 qu'une autre, que deux droites sont parallèles (= ont même direction), que deux fonctions ont même limite en $+\infty$, etc.

11.3.1 Définitions

Définition 11.30 (Relation binaire) – Soit E un ensemble non vide. On appelle **relation binaire sur E** toute partie \mathcal{R} de $E \times E$.
On note alors $x \mathcal{R} y$ pour signifier que $(x, y) \in \mathcal{R}$.

Exemples 11.31

- L'ensemble $\mathcal{R} = \{(x, x), x \in E\}$ est une relation binaire sur tout ensemble E .
On a alors $x \mathcal{R} y \Leftrightarrow x = y$.
- La relation \mathcal{R} définie sur \mathbf{Z} par $p \mathcal{R} q$ si et seulement si p divise q est une relation binaire sur \mathbf{Z} .
- La relation \mathcal{R} définie sur \mathbf{R} par $x \mathcal{R} y \Leftrightarrow x^2 + y = 1$ est une relation binaire.

Définition 11.32 – Soit \mathcal{R} une relation binaire sur E . On dit que \mathcal{R} est :

- **réflexive** si $\forall x \in E, x \mathcal{R} x$
- **symétrique** si $\forall (x, y) \in E^2, x \mathcal{R} y \Rightarrow y \mathcal{R} x$
- **transitive** si $\forall (x, y, z) \in E^3, x \mathcal{R} y$ et $y \mathcal{R} z \Rightarrow x \mathcal{R} z$
- **antisymétrique** si $\forall (x, y) \in E^2, x \mathcal{R} y$ et $y \mathcal{R} x \Rightarrow x = y$.

Exemples 11.33

- La relation de divisibilité sur \mathbf{Z} est réflexive (tout entier est divisible par lui-même), elle est transitive (si a divise b et b divise c , alors a divise c). Elle n'est pas symétrique puisque 2 divise 4 mais 4 ne divise pas 2.
- La relation «être frontalier de», définie sur l'ensemble des pays est une relation symétrique, mais elle n'est pas transitive.¹¹

11.3.2 Relations d'équivalence

Définition 11.34 – Une relation binaire \mathcal{R} qui est à la fois réflexive, symétrique et transitive est appelée **relation d'équivalence**.

¹¹ Par exemple parce que la Norvège est frontalière de la Russie, que la Russie est frontalière de la Corée du Nord, mais la Norvège n'est pas frontalière de la Corée du Nord.

Exemples 11.35

- Si $f : E \rightarrow F$, alors la relation $x \mathcal{R} y \Leftrightarrow f(x) = f(y)$ est une relation d'équivalence sur E .

En effet, on a toujours $f(x) = f(x)$, donc $x \mathcal{R} x$.

Si $x \mathcal{R} y$, alors $f(y) = f(x)$, et donc $y \mathcal{R} x$.

Et si $x \mathcal{R} y$ et $y \mathcal{R} z$, alors $f(x) = f(y) = f(z)$, et donc en particulier, $f(x) = f(z)$, de sorte que $x \mathcal{R} z$.

- La relation «être dans le même groupe de colle» est une relation d'équivalence sur l'ensemble E des étudiants de MP2I.

C'est en fait un cas particulier de l'exemple précédent, où on prend $f : E \rightarrow \llbracket 1, 16 \rrbracket$ qui à un étudiant associe son groupe de colle.

- Si $\alpha \neq 0$, alors la relation $x \sim y \Leftrightarrow x \equiv y \text{ } [\alpha]$ est une relation d'équivalence sur \mathbf{R} . Rappelons que $x \equiv y \text{ } [\alpha]$ si et seulement si $\exists k \in \mathbf{Z}$ tel que $y = x + k\alpha$

En effet, on a toujours $x \equiv x \text{ } [\alpha]$.

Remarque

Nous utilisons ici le fait que, sur n'importe quel ensemble, l'égalité est elle-même une relation d'équivalence !

Si $x \equiv y \pmod{\alpha}$, alors il existe $k \in \mathbf{Z}$ tel que $y = x + k\alpha \Leftrightarrow x = y + \underbrace{(-k)\alpha}_{\in \mathbf{Z}}$, et donc

$y \equiv x \pmod{\alpha}$.

Enfin, si $x \equiv y \pmod{\alpha}$ et $y \equiv z \pmod{\alpha}$, alors il existe deux entiers k_1 et k_2 tels que $y = x + k_1\alpha$ et $z = y + k_2\alpha$, de sorte que $z = x + (k_1 + k_2)\alpha$ et donc $z \equiv x \pmod{\alpha}$.

► De même, la relation de congruence modulo n est une relation d'équivalence sur \mathbf{Z} .

► Sur l'ensemble \mathbf{R}^N des suites à valeurs réelles, on définit une relation \sim par $(u_n) \sim (v_n) \Leftrightarrow \lim_{n \rightarrow +\infty} (u_n - v_n) = 0$.

Alors $(u_n) \sim (u_n)$ puisque la suite nulle tend vers 0.

Si $(u_n) \sim (v_n)$, alors $\lim_{n \rightarrow +\infty} (u_n - v_n) = 0$ de sorte que $\lim_{n \rightarrow +\infty} (v_n - u_n) = 0$. Donc \sim est symétrique.

Enfin, si $(u_n) \sim (v_n)$ et $(v_n) \sim (w_n)$, alors on à la fois $u_n - v_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 0$ et $v_n - w_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 0$, donc par somme de limites $u_n - w_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 0$, de sorte que $(u_n) \sim (w_n)$.

Donc \sim est transitive, et donc est une relation d'équivalence sur \mathbf{R}^N .

Définition 11.36 – Si \sim est une relation d'équivalence sur E et si $x \in E$, on appelle **classe d'équivalence de x pour \sim** et on note $\text{cl}(x)$ ou \bar{x} (ou encore \dot{x}) l'ensemble défini par $\text{cl}(x) = \bar{x} := \{y \in E \mid x \sim y\}$.

Exemples 11.37

► Pour la relation de congruence modulo 2 sur \mathbf{Z} , alors la classe d'équivalence de $n \in \mathbf{Z}$ est l'ensemble des entiers de même parité que n .

En effet, si n est pair, $n = 2p$, alors

$$\bar{n} = \{m \in \mathbf{Z} \mid \exists k \in \mathbf{Z}, m = 2k+n\} = \{m \in \mathbf{Z} \mid \exists k \in \mathbf{Z}, m = 2(k+p)\} = \{m \in \mathbf{Z} \mid \exists \ell \in \mathbf{Z}, m = 2\ell\} = \{2\ell, \ell \in \mathbf{Z}\}$$

est l'ensemble des entiers pairs.

On prouve sur le même principe que si n est impair, alors \bar{n} est l'ensemble des entiers impairs.

► Pour la relation d'équivalence définie sur \mathbf{R} par $x \mathcal{R} y \Leftrightarrow |x| = |y|$, alors la classe d'équivalence de $x \neq 0$ est $\{x, -x\}$, et la classe d'équivalence de 0 est $\{0\}$.

► Pour la relation \sim précédemment introduite sur \mathbf{R}^N , on prouve facilement que si une suite (u_n) converge vers une limite finie ℓ , alors la classe d'équivalence de (u_n) est l'ensemble des suites de limite ℓ .

En effet, si $v_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} \ell$, alors $u_n - v_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} \ell - \ell = 0$.

Et donc $\{(v_n) \in \mathbf{R}^N \mid \lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = \ell\} \subset \overline{(u_n)}$.

Et inversement, si $(v_n) \in \overline{(u_n)}$, alors $v_n - u_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 0$, de sorte que

$$v_n = u_n + v_n - u_n \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} \ell - 0 = \ell$$

et donc $\overline{(u_n)} \subset \{(v_n) \in \mathbf{R}^N \mid \lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = \ell\}$.

C'est en revanche plus compliqué pour les suites de limite infinie, puisque $u_n = n$ et $v_n = n^2$ tendent toutes deux vers $+\infty$, mais leur différence ne tend pas vers 0. Donc elles ne sont pas dans la même classe d'équivalence.

Et c'est sans compter sur toutes les classes d'équivalence de suites divergentes, par exemple qu'y a-t-il dans la classe d'équivalence de $((-1)^n)_n$?

Proposition 11.38 : Soit \sim une relation d'équivalence sur E . Alors :

1. Pour tout $x \in E$, $\text{cl}(x) \neq \emptyset$.
2. Pour $(x, y) \in E^2$, on a soit $\text{cl}(x) = \text{cl}(y)$, soit $\text{cl}(x) \cap \text{cl}(y) = \emptyset$
3. $\bigcup_{x \in E} \text{cl}(x) = E$.

Autrement dit, l'ensemble des classes d'équivalence forme une partition de E .

Démonstration. 1. On a toujours $x \in \text{cl}(x)$ car $x \sim x$, donc $\text{cl}(x) \neq \emptyset$.

2. Soient $x, y \in E$ tels que $\text{cl}(x) \cap \text{cl}(y) \neq \emptyset$, et montrons que $\text{cl}(x) = \text{cl}(y)$.

Soit $z \in \text{cl}(x) \cap \text{cl}(y)$. Alors $x \sim z$ et $y \sim z$.

Par symétrie, on a donc $z \sim y$ et par transitivité, $x \sim y$.

En particulier, si $u \in \text{cl}(x)$, alors $x \sim u$ et donc $u \sim x$. Puisque de plus $x \sim y$, par transitivité, $u \sim y$ et donc $y \sim u$, de sorte que $u \in \text{cl}(y)$.

Ainsi, nous venons de prouver que $\text{cl}(x) \subset \text{cl}(y)$.

On prouve de la même manière l'inclusion réciproque $\text{cl}(y) \subset \text{cl}(x)$ et donc $\text{cl}(x) = \text{cl}(y)$.

3. Puisque les classes d'équivalence sont incluses dans E par définition, on a $\bigcup_{x \in E} \text{cl}(x) \subset E$.

Inversement, si $y \in E$, alors $y \in \text{cl}(y)$ et donc $y \in \bigcup_{x \in E} \text{cl}(x)$.

Et donc par double inclusion, on a bien $E = \bigcup_{x \in E} \text{cl}(x)$.

□

En français

Deux classes d'équivalence sont soit égales, soit disjointes.

Rappel

On appelle partition de E toute famille de parties non vides de E , deux à deux disjointes, et dont l'union vaut E tout entier.

Remarque

Nous avons prouvé au passage que si $x \sim y$, alors $\text{cl}(x) = \text{cl}(y)$.

Exemples 11.39

► Pour la relation de congruence modulo 2, il y a deux classes d'équivalence, qui sont $\bar{0}$, l'ensemble des entiers pairs, et $\bar{1}$, l'ensemble des entiers impairs. Ces deux ensembles sont disjoints, non vides, et leur union est bien \mathbb{Z} tout entier.

► Pour la relation «être dans le même groupe de colle», les classes d'équivalence sont les trinômes de colle.

11.3.3 Relations d'ordre

Définition 11.40 – Une relation binaire \leqslant qui est à la fois réflexive, transitive et antisymétrique est appelée **relation d'ordre**.

On dit alors que le couple¹² (E, \leqslant) est un **ensemble ordonné**.

¹² Formé d'un ensemble et d'une relation d'ordre sur cet ensemble.

Exemples 11.41

► Si E est un ensemble, la relation d'inclusion $A \subset B$ est une relation d'ordre sur $\mathcal{P}(E)$.

En effet, on a toujours $A \subset A$. Si $A \subset B$ et $B \subset A$, alors $A = B$.

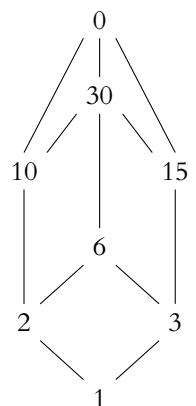
Et enfin, si $A \subset B$ et $B \subset C$, alors $A \subset C$.

► Sur \mathbb{N} la relation de divisibilité : $a \mid b \Leftrightarrow \exists k \in \mathbb{N}, b = ka$ est une relation d'ordre. En effet, on a toujours $a = 1a$, de sorte que $a \mid a$.

Si $a \mid b$ et $b \mid a$, alors il existe deux entiers k_1 et k_2 tels que $a = k_1b$ et $b = k_2a$, donc $a = k_1k_2a$. Ce qui implique que $k_1k_2 = 1$, et donc $k_1 = k_2 = 1$, donc $a = b$. Donc la relation est antisymétrique.

Enfin, si $a \mid b$ et $b \mid c$, il existe deux entiers k_1 et k_2 tels que $b = k_1a$ et $c = k_2b$, de sorte que $c = (k_1k_2)a$, et donc $a \mid c$: la relation est transitive.

En revanche, la relation de divisibilité sur \mathbb{Z} : $a \mid b \Leftrightarrow \exists k \in \mathbb{Z}, b = ka$ n'est pas une



Un moyen de représenter les relations de divisibilité sur quelques entiers.

Un trait indique que deux éléments sont comparables, celui du bas divisant celui du haut.

M. VIENNEY

relation d'ordre car elle n'est pas antisymétrique : on a $1 \mid -1$ et $-1 \mid 1$ alors que $1 \neq -1$.

► Si E est un ensemble et si (F, \leq) est un ensemble ordonné, alors on définit une relation d'ordre (encore notée \leq) sur $\mathcal{F}(E, F)$ par

$$f \leq g \Leftrightarrow \forall x \in E, f(x) \leq g(x).$$

Si \leq est une relation d'ordre sur E , on note souvent $x \prec y$ pour signifier que $x \leq y$ et $x \neq y$. Cette relation binaire est encore transitive, mais ce n'est plus une relation d'ordre, notamment du fait qu'elle n'est pas réflexive : on n'a jamais $x \prec x$.

Exemple 11.42 Ordre lexicographique

Si (E, \leq) est un ensemble ordonné, alors on définit une relation d'ordre sur E^2 par

$$(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2) \Leftrightarrow x_1 < x_2 \text{ ou } \begin{cases} x_1 = x_2 \\ y_1 \leq y_2 \end{cases}$$

Alors \leq est une relation d'ordre sur E^2 , qu'on appelle ordre lexicographique. En effet :

- Pour tout $(x, y) \in E^2$, on a toujours $(x, y) \leq (x, y)$.
- Si $(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2)$ et $(x_2, y_2) \leq (x_3, y_3)$.
Alors soit $x_1 < x_2$, et puisque $x_2 \leq x_3$, nécessairement, $x_1 < x_3$, de sorte que $(x_1, y_1) \leq (x_3, y_3)$.
- Soit $x_1 = x_2$, et alors $y_1 \leq y_2$. Mais alors deux nouveaux cas se présentent :
 - soit $x_2 < x_3$, et alors $x_1 < x_3$, de sorte que $(x_1, y_1) \leq (x_3, y_3)$.
 - soit $x_2 = x_3$ et $y_2 \leq y_3$, de sorte que $x_1 = x_2 = x_3$ et $y_1 \leq y_2 \leq y_3$, et donc $(x_1, y_1) \leq (x_3, y_3)$.

Dans tous les cas \leq est transitive.

- Enfin, si $(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2)$ et $(x_2, y_2) \leq (x_1, y_1)$, Alors, puisque $(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2)$, soit $x_1 < x_2$, soit $x_1 = x_2$ et $y_1 \leq y_2$.
Mais $x_1 < x_2$ n'est pas possible puisque $(x_2, y_2) \leq (x_1, y_1)$.
Donc $x_1 = x_2$. Et alors on a à la fois $y_1 \leq y_2$ et $y_2 \leq y_1$, donc par antisymétrie de \leq , $y_1 = y_2$, et donc $(x_1, y_1) = (x_2, y_2)$.
Donc \leq est antisymétrique, et donc est une relation d'ordre.

Notons que sur le même principe, il est possible de définir une relation d'ordre sur \mathbf{C} , en comparant d'abord les parties réelles, puis les parties imaginaires. Malheureusement, cette relation se comporte très mal vis-à-vis des opérations (surtout de la multiplication), et n'est d'aucun intérêt pour faire des calculs, raison pour laquelle on ne l'utilise jamais.

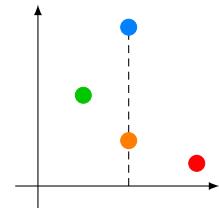


FIGURE 11.3—Pour l'ordre lexicographique sur \mathbf{R}^2 , on a
 $\bullet \leq \bullet \leq \bullet \leq \bullet$

Remarque

Cette relation se généralise sans grande difficulté à E^n . Remarquons que c'est exactement l'ordre qu'on utilise dans un dictionnaire (d'où le nom) : on compare les premières lettres, si elles sont égales on compare les deuxièmes, etc.

Définition 11.43 — Soient (E, \leq) et (F, \leq) deux ensembles ordonnés. Une application $f : E \rightarrow F$ est dite **croissante** (resp. **décroissante**) si

$$\forall (x, y) \in E^2, x \leq y \Rightarrow f(x) \leq f(y) \quad (\text{resp. } f(y) \leq f(x)).$$

Exemples 11.44

- Soit E un ensemble, et soit $f : \begin{array}{ccc} \mathcal{P}(E) & \longrightarrow & \mathcal{P}(E) \\ A & \longmapsto & \overline{A} \end{array}$.

Alors on sait que pour tout $(A, B) \in \mathcal{P}(E)^2$, $A \subset B \Leftrightarrow \overline{B} \subset \overline{A} \Leftrightarrow f(B) \subset f(A)$.

Donc f est décroissante pour la relation d'inclusion sur $\mathcal{P}(E)$.

- Soit $[a, b]$ un segment de \mathbf{R} , et soit E l'ensemble des fonctions continues sur $[a, b]$.
Alors la relation \leq définie sur $[a, b]$ par $f \leq g \Leftrightarrow \forall t \in [a, b], f(t) \leq g(t)$ est une relation d'ordre sur E .

L'application $\varphi : \begin{cases} E & \longrightarrow \mathbf{R} \\ f & \longmapsto \int_a^b f(t) dt \end{cases}$ est croissante de (E, \leq) dans \mathbf{R} muni de son ordre usuel : c'est précisément ce que nous avons appelé la croissance de l'intégrale.

⚠️ Attention !

La croissance de l'intégrale n'est pas une équivalence, on peut avoir

$$\int_a^b f(t) dt \leq \int_a^b g(t) dt$$

sans avoir $f \leq g$.

Définition 11.45 – Une relation d'ordre \leq sur un ensemble E est dite **totale** si pour tout $(x, y) \in E^2$, $x \leq y$ ou $y \leq x$. On parle alors d'ensemble **totalement ordonné**. Dans le cas contraire, on dit que \leq est un **ordre partiel**, et que (E, \leq) est partiellement ordonné.

On dit que deux éléments x et y de E ne sont pas comparables si l'assertion $(x \leq x)$ ou $(y \leq x)$ est fausse.

Autrement dit

Un ordre est partiel si et seulement si il existe deux éléments de E qui ne sont pas comparables.

Exemples 11.46

► La relation d'ordre lexicographique \leq sur \mathbf{R}^2 est un ordre total. En effet, soient (x_1, y_1) et (x_2, y_2) deux éléments de \mathbf{R}^2 .

Alors soit $x_1 < x_2$, auquel cas $(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2)$, soit $x_2 < x_1$ auquel cas $(x_2, y_2) \leq (x_1, y_1)$, soit $x_1 = x_2$.

Mais dans ce dernier cas, on aura soit $y_1 \leq y_2$ et donc $(x_1, y_1) \leq (x_2, y_2)$, soit $y_2 < y_1$ auquel cas $(x_2, y_2) \leq (x_1, y_1)$.

► Sur $\mathcal{P}(E)$, la relation d'inclusion est un ordre partiel dès que E possède au moins deux éléments, car si x et y sont deux éléments distincts de E , on n'a ni $\{x\} \subset \{y\}$, ni $\{y\} \subset \{x\}$.

► La relation de divisibilité sur \mathbf{N} est un ordre partiel car on n'a ni $2|3$, ni $3|2$.

► Même si (F, \leq) est totalement ordonné, l'ordre \leq défini précédemment sur $\mathcal{F}(E, F)$ n'est pas total dès que E contient plus de deux éléments.

Par exemple, $\mathcal{F}([0, 1], \mathbf{R})$ n'est pas totalement ordonné : deux fonctions f et g dont les graphes se croisent ne sont pas comparables, au sens où on n'a ni $f \leq g$, ni $g \leq f$.

Plus généralement

Si E est muni d'une relation d'ordre total, l'ordre lexicographique sur E^n est aussi total.

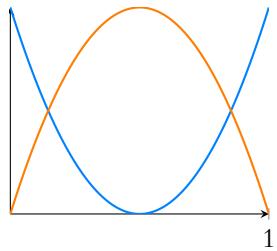


FIGURE 11.4– Deux fonctions non comparables de $[0, 1]$ dans \mathbf{R} . Aucune des deux n'est toujours au-dessus de l'autre.

⚠️ Attention !

L'élément a dont on parle dans la suite doit bien appartenir à la partie A choisie.

11.3.4 Majorant, minorant, maximum, minimum

Définition 11.47 – Soit (E, \leq) un ensemble ordonné, soit $A \subset E$ et soit $a \in A$.

1. On dit que a est le **plus grand élément de A** (ou le **maximum de A**) si $\forall x \in A$, $x \leq a$. On note alors $\max(A) := a$.
2. On dit que a est le **plus petit élément de A** (ou le **minimum de A**) si $\forall x \in A$, $a \leq x$. On note alors $\min(A) := a$.

Remarques. ► Un plus grand élément, s'il en existe un, est nécessairement unique. En effet, supposons que a et b soient tous deux le plus grand élément de A .

Alors on a $a \leq b$ (car b est le maximum de A) et $b \leq a$ (car a est le maximum de A).

Par antisymétrie, cela implique que $a = b$.

► Toute partie d'un ensemble ordonné n'a pas forcément de plus grand (resp. plus petit) élément. Par exemple, pour l'ordre usuel sur \mathbf{R} , $]0, 1[$ n'a ni plus grand ni plus petit élément, de même que \mathbf{R} tout entier.

► Si a_1, \dots, a_n sont des réels, alors on note $\max(a_1, \dots, a_n)$ au lieu de $\max\{a_1, \dots, a_n\}$ le plus grand élément de $\{a_1, \dots, a_n\}$.

Remarque

Ceci justifie bien qu'on dise le plus grand élément et pas un plus grand élément.

Exemples 11.48

► Un ordre sur E est total si et seulement si $\forall (a, b) \in E^2$, $\{a, b\}$ possède un plus grand élément.

- Un ensemble fini E , totalement ordonné, possède toujours un plus grand élément. On peut le prouver par récurrence sur $n = \text{Card}(E)$. Pour $n = 2$, ça découle de la définition d'ordre total. Et dans le cas général, on prouve aisément que si $E = \{a_1, \dots, a_n\}$, alors $\max\{\max\{a_1, \dots, a_{n-1}\}, a_n\}$ est égal à $\max E$.
- L'ensemble ordonné $(\mathcal{P}(E), \subset)$ possède un plus grand élément, qui est E . En effet, pour tout $A \in \mathcal{P}(E)$, on a $A \subset E$. De même, il possède \emptyset comme plus petit élément puisque pour tout $A \in \mathcal{P}(E)$, $\emptyset \subset A$.

Définition 11.49 – Soit (E, \leq) un ensemble ordonné, soit A une partie de E et soit $a \in E$. On dit que a est :

- un **majorant** de A si $\forall x \in A, x \leq a$
- un **minorant** de A si $\forall x \in A, a \leq x$.

Si A possède (au moins) un majorant, on dit qu'elle est majorée, et si elle possède au moins un minorant, on dit qu'elle est minorée.



Contrairement au plus petit élément, un majorant n'est pas nécessairement unique.

Remarque

À la différence d'un plus grand (resp. petit) élément, un majorant (resp. minorant) n'a pas besoin de faire partie de A .

D'ailleurs, si $a \in A$, alors a est un majorant de A si et seulement si c'est le plus grand élément de A .

Exemples 11.50

- Pour l'ordre usuel sur \mathbf{R} , 1 est un majorant de $]0, 1[$. Tout réel supérieur ou égal à 1, est également un majorant de $]0, 1[$.
- Pour la relation de divisibilité sur \mathbf{N} , un entier k est un majorant de $\{2, 3\}$ si et seulement si $6 \mid k$.
- Un majorant de A qui appartient à A est le plus grand élément de A .

Proposition 11.51 : Toute partie non vide de \mathbf{N} possède un plus petit¹³ élément.

¹³ Au sens de la relation d'ordre usuelle.

Démonstration. Soit A une partie de \mathbf{N} ne possédant pas de plus petit élément.

Prouvons alors que $A = \emptyset$.

Pour cela, prouvons par récurrence forte sur $n \in \mathbf{N}$ que $n \notin A$.

Il est clair que $0 \notin A$ car ce serait nécessairement le plus petit élément de A .

Supposons donc que pour tout $k \in \llbracket 0, n \rrbracket$, $k \notin A$.

Alors on ne peut pas avoir $n+1 \in A$, car ce serait nécessairement le plus petit élément de A .

Par le principe de récurrence, pour tout $n \in \mathbf{N}$, $n \notin A$, et donc $A = \emptyset$.

Par contraposée¹⁴, toute partie non vide \mathbf{N} possède un plus petit élément. \square

Cette propriété est assez caractéristique de \mathbf{N} , et n'est par exemple plus vraie pour une partie non vide de \mathbf{Z} .

Juste pour la culture : notons que dans la preuve ci-dessus, nous avons utilisé un raisonnement par récurrence, dont la validité ne sera pas prouvée, puisqu'en général on inclut le principe de récurrence dans les axiomes définissant \mathbf{N} .

Mais notons que la proposition précédente est en fait équivalente au principe de récurrence (et donc dans une définition axiomatique de \mathbf{N} , on peut remplacer le principe de récurrence par le fait que toute partie non vide de \mathbf{N} possède un plus petit élément).

En effet, supposons la propriété précédente vraie, et soit $\mathcal{P}(n)$ un prédicat dépendant d'un entier n . Supposons qu'il existe un entier $n_0 \in \mathbf{N}$ tel que :

- $\mathcal{P}(n_0)$ soit vraie.
- pour tout $n \geq n_0$, $\mathcal{P}(n) \Rightarrow \mathcal{P}(n+1)$

Notons $A = \{n \in \mathbf{N} \mid n \geq n_0 \text{ et } (\text{non } \mathcal{P}(n))\}$.

Nous souhaitons donc prouver que A est vide, c'est-à-dire que $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout $n \geq n_0$.

¹⁴ Nous venons de prouver que A ne possède pas de min $\Rightarrow A = \emptyset$.

La contraposée est donc $A \neq \emptyset \Rightarrow A$ possède un minimum.

Raisonnons par l'absurde et supposons que $A \neq \emptyset$.

Alors A possède un plus petit élément n_1 , qui est donc nécessairement supérieur ou égal à n_0 , et même supérieur strict à n_0 puisque $\mathcal{P}(n_0)$ est vraie par hypothèse.

La proposition $\mathcal{P}(n_1 - 1)$ ne peut alors pas être vraie, puisque $\mathcal{P}(n_1 - 1) \Rightarrow \mathcal{P}(n_1)$.

Donc $n_1 - 1 \in A$, contredisant le fait que n_1 est le plus petit élément de A .

On en déduit que $A = \emptyset$ et donc pour tout $n \geq n_0$, $\mathcal{P}(n)$ est vraie.

Rappelons que nous avons alors prouvé dans le chapitre 1 que les principes de récurrence double et récurrence forte découlent directement du principe de récurrence simple.

Proposition 11.52 : *Toute partie non vide et majorée de \mathbf{N} possède un plus grand élément.*

Démonstration. Soit A une partie non vide et majorée de \mathbf{N} .

Soit alors $B = \{n \in \mathbf{N} \mid \forall a \in A, a \leq n\}$ l'ensemble des majorants (entiers) de A . Notons que B est non vide puisque A est majorée.

► Si $0 \in B$, alors $\forall a \in A, a \leq 0$, et donc $A \subset \{0\}$. Puisque de plus $A \neq \emptyset$, alors $A = \{0\}$, si bien que $\max A = 0$.

► Si $0 \notin B$. Notons b le plus petit élément de B , qui est donc supérieur ou égal à 1.

Puisque $b - 1 \notin B$, $b - 1$ n'est pas un majorant de A : il existe $a \in A$ tel que $a > b - 1$ et donc $a \geq b$.

Mais un tel a vérifie¹⁵ $a \leq b$. Donc $a = b$, si bien que $b \in A$.

On en déduit que b est un majorant de A , qui est dans A : c'est donc le plus grand élément de A . \square

¹⁵ Car b est un majorant de A .

Corollaire 11.53 – *Toute partie non vide et majorée de \mathbf{Z} possède un plus grand élément.*

Démonstration. Soit $A \subset \mathbf{Z}$ non vide et majorée.

Alors soit $A \cap \mathbf{N} \neq \emptyset$, auquel cas elle possède un plus grand élément, qui est le plus grand élément de A .

Soit $A \cap \mathbf{N} = \emptyset$. Mais alors $-A = \{-a, a \in A\}$ est une partie non vide de \mathbf{N} , qui contient un plus petit élément b . Prouvons que $-b$ est alors le plus grand élément de A .

En effet, soit $a \in A$. Puisque $A \cap \mathbf{N} = \emptyset$, alors $a < 0$.

Et donc $b \leq -a$, si bien que $a \leq -b$. \square

Détails

Un nombre positif est toujours plus grand qu'un nombre négatif.

Sur le même principe, on prouve qu'une partie non vide et minorée de \mathbf{Z} a toujours un plus petit élément.

11.3.5 Borne supérieure, borne inférieure

Définition 11.54 – Soit (E, \leq) un ensemble ordonné, soit $A \in \mathcal{P}(E)$.

- Si l'ensemble des majorants de A possède un plus petit élément $a \in E$, cet élément est appelé la borne supérieure de A , notée $\sup A$.
- Si l'ensemble des minorants de A possède un plus grand élément $b \in E$, cet élément est appelé la borne inférieure de A , notée $\inf A$.

Remarques. ► Si A possède une borne supérieure, alors l'ensemble des majorants de A est nécessairement non vide, puisqu'il possède un plus grand élément. Et donc A est majorée.

► Pour le dire autrement : la borne supérieure de A , si elle existe, est

$$\sup A = \min\{x \in E \mid x \text{ majorant de } A\} = \min\{x \in E \mid \forall y \in A, y \leq x\}.$$

Ou encore

$$a = \sup(A) \Leftrightarrow \left\{ \begin{array}{l} \forall x \in A, x \leq a \\ \forall x \in E, \underbrace{(\forall y \in A \Rightarrow y \leq x)}_{x \text{ majorant de } A} \Rightarrow a \leq x \end{array} \right. \begin{array}{l} (a \text{ est un majorant de } A) \\ (\text{tout autre majorant est plus grand que } a) \end{array}.$$

► La terminologie le laisse penser¹⁶, mais une telle borne supérieure, **si elle existe** est unique, car c'est le plus petit élément de l'ensemble des majorants, et qu'un tel plus petit élément est unique. Idem pour la borne inférieure.

¹⁶ Puisqu'on a dit la borne supérieure et non **une** borne supérieure.

Exemple 11.55

► Dans $(\mathbf{N}, |)$, $\sup\{2, 3\} = 6$. En effet, nous avons déjà vu que les majorants de $\{2, 3\}$ sont les multiples de 6. Et donc si a est un majorant de $\{2, 3\}$, alors $6|a$.

► Une partie peut être majorée sans avoir de borne supérieure.

Par exemple dans l'ensemble ordonné $(\mathbf{R} \setminus \{1\})$, $A = [0, 1[$ est majoré (par 2 par exemple), mais ne possède pas de borne supérieure.

En effet, l'ensemble des majorants de A est $]1, +\infty[$, qui ne possède pas de plus petit élément.

Vous allez me dire que je l'ai un peu fait exprès, la borne supérieure de $[0, 1[$ devant être égale à 1. En effet, mais nous verrons bientôt que des exemples moins triviaux existent, par exemple dans \mathbf{Q} , $\{x \in \mathbf{Q} \mid x^2 \leq 2\}$ est majoré mais n'admet pas de borne supérieure.

Théorème 11.56 : Si A possède un plus grand (resp. petit) élément, alors A possède une borne supérieure (resp. inférieure) et $\sup A = \max A$ (resp. $\inf A = \min A$).

Démonstration. Par définition, $\max A$ est un majorant de A . Il s'agit donc de prouver que $\max A$ est le plus petit des majorants de A .

Soit donc M un majorant de A . Puisque $\max A \in A$, on a donc $\max A \leq M$.

Et donc $\max A$ est bien le plus petit des majorants de A : A possède une borne supérieure, qui est donc égale à $\max A$. \square

Remarque. Inversement, il est aisément de constater que si $\sup(A)$ existe, et appartient à A , alors il s'agit d'un majorant de A , dans A , et donc du plus grand élément de A .

11.4 INTRODUCTION À LA NOTION DE CARDINAL

Cette partie n'est pas essentielle pour l'instant, même si elle sera plus tard à la base de tout notre chapitre de dénombrement.

Si nous choisissons de l'aborder dès maintenant, c'est essentiellement pour illustrer la notion de bijection : deux ensembles sont en bijection si et seulement si chaque élément de l'un correspond à un unique élément de l'autre.

11.4.1 Ensembles finis

Définition 11.57 – Un ensemble E est dit **fini** s'il est vide ou s'il existe un entier $n \in \mathbf{N}^*$ et une bijection $\varphi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow E$.
Si un tel n n'existe pas, on dit que E est **infini**.

L'intuition derrière cette définition est qu'un ensemble fini est un ensemble dont on peut «compter» les éléments.

C'est exactement ce que fait une bijection de $\llbracket 1, n \rrbracket$ dans E : elle établit une correspondance entre les nombres de 1 à n et les éléments de E , telle qu'à chaque nombre correspond un unique élément de E et vice-versa.

Notons qu'il existe une bijection $\varphi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow E$ si et seulement si¹⁷ il existe une bijection $\psi : E \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$.

On dira souvent que E et $\llbracket 1, n \rrbracket$ «sont en bijection» pour désigner n'importe laquelle de ces deux assertions.

¹⁷ Penser à la bijection réciproque.

Exemple 11.58

L'ensemble des élèves de MP2I est fini : on peut les numérotter à l'aide des éléments de $\llbracket 1, 44 \rrbracket$.

Et il y a plein de manières de le faire : je peux prendre l'ordre alphabétique, votre classement au dernier DS, etc.

S'il existe une bijection $\llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow E$, alors n doit moralement être égal au nombre d'éléments de E , et donc doit être unique. Le lemme suivant a pour but de prouver cette unicité.

Lemme 11.59. Soient $(m, n) \in (\mathbf{N}^*)^2$. Alors il existe une injection $\llbracket 1, m \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$ si et seulement si $m \leq n$.

Démonstration. Si $m \leq n$, il est clair que l'application $\varphi : \begin{array}{ccc} \llbracket 1, m \rrbracket & \longrightarrow & \llbracket 1, n \rrbracket \\ k & \mapsto & k \end{array}$ est une injection¹⁸.

¹⁸ Car strictement croissante.

Pour la réciproque, raisonnons par récurrence sur m , en prouvant la propriété $\mathcal{P}(m)$: «pour tout $n \in \mathbf{N}^*$, s'il existe une injection de $\llbracket 1, m \rrbracket$ dans $\llbracket 1, n \rrbracket$, alors $m \leq n$ ».

Pour $m = 1$, la proposition est évidemment vraie, puisqu'un élément $n \in \mathbf{N}^*$ est supérieur ou égal à 1.

Supposons donc $\mathcal{P}(m)$ vraie, et supposons qu'il existe une injection f de $\llbracket 1, m+1 \rrbracket$ dans $\llbracket 1, n \rrbracket$, et considérons une telle injection f .

► Si $f(m+1) = n$, alors par injectivité de f , pour tout $k \in \llbracket 1, m \rrbracket$, $f(k) \neq n$, et donc $f(k) \in \llbracket 1, n-1 \rrbracket$.

Et alors $f|_{\llbracket 1, m \rrbracket}$ est à valeurs dans $\llbracket 1, n-1 \rrbracket$, et est encore injective¹⁹.

Donc par hypothèse de récurrence, $m \leq n-1$, si bien que $m+1 \leq n$.

► Si $f(m+1) \neq n$. Notons alors $p = f(m+1)$.

Considérons alors l'application $\tau : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$ définie par :

$$\forall k \in \llbracket 1, n \rrbracket, \tau(k) = \begin{cases} k & \text{si } k \notin \{n, p\} \\ p & \text{si } k = n \\ n & \text{si } k = p \end{cases}$$

Autrement dit, τ est l'application qui échange n et p , et laisse fixe tous les autres points.

On a alors $\tau \circ \tau = \text{id}_{\llbracket 1, n \rrbracket}$, et donc en particulier, τ est injective²⁰.

²⁰ Car la composée $\tau \circ \tau$ l'est.

Et alors $\tau \circ f$ est une application de $\llbracket 1, m+1 \rrbracket$ dans $\llbracket 1, n \rrbracket$, injective car composée d'injections, et avec $(\tau \circ f)(m+1) = \tau(k) = n$. D'après le premier cas traité ci-dessus, on a directement $m+1 \leq n$.

Au final, on a donc $\mathcal{P}(m+1)$ qui est vraie.

Par le principe de récurrence $\mathcal{P}(m)$ est vraie pour tout $m \in \mathbf{N}^*$. \square

Proposition 11.60 : Soient $(m, n) \in (\mathbf{N}^*)^2$. Alors il existe une bijection de $\llbracket 1, m \rrbracket$ sur $\llbracket 1, n \rrbracket$ si et seulement si $m = n$.

Démonstration. Si $m = n$, il est évident que $\text{id}_{\llbracket 1, n \rrbracket}$ convient.

Inversement, si $f : \llbracket 1, m \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$ est bijective, alors f est injective, donc $m \leq n$.

Mais $f^{-1} : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, m \rrbracket$ est injective également, et donc $n \leq m$. \square

Corollaire 11.61 – Si E est un ensemble fini non vide, il existe un unique $n \in \mathbf{N}^*$ tel que E soit en bijection avec $\llbracket 1, n \rrbracket$.

Cet entier n est appelé le **cardinal de E** , et on le note $\text{Card}(E)$ ou $\#E$.

Par convention, le cardinal de l'ensemble vide est nul.

Démonstration. L'existence d'un tel entier découle directement de la définition d'ensemble fini.

Supposons qu'il existe deux entiers non nuls m et n et deux bijections $\varphi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow E$ et $\psi : \llbracket 1, m \rrbracket \rightarrow E$.

Alors $\psi^{-1} \circ \varphi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, m \rrbracket$ est une bijection, et donc $m = n$. \square



Si n est unique, la bijection ne l'est pas²¹.

Si $\varphi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$ et $\psi : \llbracket 1, n \rrbracket \rightarrow \llbracket 1, n \rrbracket$ sont deux bijections, alors $\varphi \circ \psi$ est une bijection²² de $\llbracket 1, n \rrbracket$ sur E .

Composer par une telle bijection revient à changer le «numéro» qu'on attribue à chaque élément de E .

²¹ Sauf si $n = 1$.

²² Par exemple $k \mapsto n + 1 - k$.

Proposition 11.62 : Soient $(a, b) \in \mathbf{Z}^2$ avec $a < b$. Alors $\llbracket a, b \rrbracket$ est de cardinal $b - a + 1$.

Démonstration. Soit $\varphi : \begin{array}{ccc} \llbracket 1, b - a + 1 \rrbracket & \longrightarrow & \llbracket a, b \rrbracket \\ k & \longmapsto & k + a - 1 \end{array}$.

Alors φ est injective car strictement croissante, et surjective car si $\ell \in \llbracket a, b \rrbracket$, alors

$$\ell = \underbrace{\ell - a + 1}_{\in \llbracket 1, b - a + 1 \rrbracket} + a - 1 = \varphi(\ell - a + 1).$$

Donc φ est bijective. \square

Nous nous contentons pour l'instant de cette définition du cardinal, et continuons à nous en tenir à l'intuition pour la plupart des propriétés usuelles du cardinal (par exemple, une partie A d'un ensemble fini E est elle-même finie, avec $\text{Card}(A) \leq \text{Card}(E)$), mais nous reviendrons sur cette notion plus tard dans l'année.

11.4.2 Équipotence (Hors programme)

Définition 11.63 – Deux ensembles E et F sont dits **équipotents**²³ s'il existe une bijection $E \rightarrow F$.

²³ Le terme est un peu tombé en désuétude, on dit plutôt que E et F sont en bijection.

L'idée est que deux ensembles qui sont en bijection sont sensiblement de la même taille, puisqu'à tout élément de l'un correspond un unique élément de l'autre.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les ensembles ne se résument pas aux ensembles finis vs. les ensembles infinis : deux ensembles infinis ne sont pas forcément équipotents.

Exemples 11.64

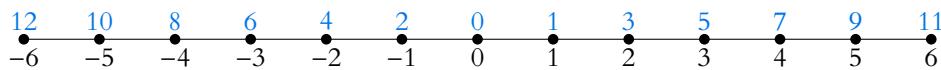
► **\mathbf{N} et \mathbf{N}^* sont équipotents**²⁴.

En effet, l'application $\varphi : \begin{array}{ccc} \mathbf{N} & \longrightarrow & \mathbf{N}^* \\ n & \longmapsto & n + 1 \end{array}$ est une bijection.

²⁴ Et donc ont «autant d'éléments». Même si ceci est un peu dérangeant, puisque \mathbf{N}^* a «un élément de moins» que \mathbf{N} .

► **\mathbf{N} et \mathbf{Z} sont équipotents.** En effet, $\varphi : \begin{array}{ccc} \mathbf{N} & \longrightarrow & \mathbf{Z} \\ n & \longmapsto & \begin{cases} \lfloor \frac{n}{2} \rfloor + 1 & \text{si } n \text{ est impair} \\ -\frac{n}{2} & \text{si } n \text{ est pair} \end{cases} \end{array}$ est

une bijection.



► Plus surprenant, \mathbf{N}^2 et \mathbf{N} sont équipotents. En effet,

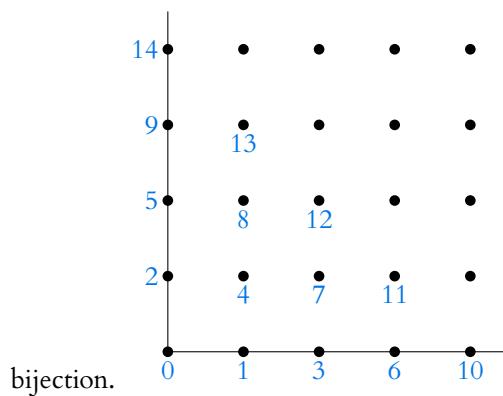
$$\varphi : \mathbf{N} \times \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$$

$$(p, q) \mapsto \frac{(p+q+1)(p+q)}{2} + p$$

est une bijection de $\mathbf{N} \times \mathbf{N}$ dans \mathbf{N} (difficile), donc $\varphi^{-1} : \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N} \times \mathbf{N}$ est une

Intuition

Un ensemble est en bijection avec \mathbf{N} si on peut «numérotter» ses éléments à l'aide des entiers naturels. C'est le cas de \mathbf{Z} comme le montre la figure ci-contre.



bijection.

► On peut en revanche prouver que \mathbf{R} n'est pas équivalent à \mathbf{N} .

Il est assez facile de prouver que :

1. tout ensemble est équivalent à lui-même;
2. si E est équivalent à F , alors F est équivalent à E ;
3. si E est équivalent à F et si F est équivalent à G , alors E est équivalent à G .

Nous sommes donc tentés de dire que l'équivalence est une relation d'équivalence. Mais sur quel ensemble ? Sur l'ensemble de tous les ensembles ? Le problème est qu'un tel ensemble n'existe pas.

En effet, supposons que l'ensemble X de tous les ensembles soit un ensemble.

Soit alors $A = \{E \in X \mid E \notin E\}$, qui est donc bien un ensemble²⁵, et donc un élément de X .

On a alors deux cas de figure possibles :

- soit $A \in A$, auquel cas, par définition de A , on a $A \notin A$, ce qui est absurde.
- soit $A \notin A$, auquel cas $A \in A$, ce qui est également absurde.

Donc il ne peut pas exister d'ensemble de tous les ensembles (c'est le *paradoxe de Russel*).

Bref, l'équivalence possède toutes les propriétés d'une relation d'équivalence, mais on n'a pas le droit de dire que c'en est une.

Notons que la classe d'équivalence d'un ensemble E , si elle existait, ne serait rien d'autre que l'ensemble des ensembles équivalents à E . Autrement dit, de même «taille» que E .

Pour E fini, la classe de E contiendrait tous les ensembles de même cardinal que E .

La classe de \mathbf{N} contiendrait \mathbf{Z} et $\mathbf{N} \times \mathbf{N}$, mais pas \mathbf{R} .

La classe de \mathbf{R} contiendrait \mathbf{C} et \mathbf{R}^2 .

Une notion plus rigoureusement définie, mais qu'il faut interpréter comme ces classes d'équivalence est la notion de cardinal²⁶.

L'énoncé suivant permet de prouver l'existence d'une infinité de cardinaux infinis.

Proposition 11.65 (Théorème de Cantor) : *Quel que soit l'ensemble E , il n'existe pas de surjection de E sur $\mathcal{P}(E)$.*

²⁵ Car partie de X .

²⁶ Mais il faut un cours avancé de théorie des ensembles pour bien l'appréhender, ce qui dépasse largement le programme de prépa.

Démonstration. Raisonnons par l'absurde et supposons qu'il existe un ensemble E et une surjection $f : E \rightarrow \mathcal{P}(E)$.

Soit alors $A = \{x \in E \mid x \notin f(x)\}$.

Alors A ne peut pas posséder d'antécédent par f . En effet, s'il existe $x \in E$ tel que $f(x) = A$, alors :

- soit $x \in A$, et donc $x \in f(x)$, donc $x \notin A$: absurde.
- soit $x \notin A$, et donc $x \notin f(x)$, donc $x \in A$: absurde.

□

Corollaire 11.66 – *Pour tout ensemble E , E et $\mathcal{P}(E)$ ne sont pas équivalents.*

Démonstration. Puisqu'il n'existe pas de surjection de E sur $\mathcal{P}(E)$, il n'existe pas non plus de bijection. □